

Giscard Kevin DESSINGA, *La Révolution du bon sens, l'Afrique à l'heure de la maturité, du courage et de la responsabilité*, Mon Petit Editeur, Saint Denis, 2014, 148 pages.

Emile Michel MANKESSI

Enseignant-chercheur, Université Marien Ngouabi (ENS)
République du Congo

.....

240

La *Révolution du bon sens, l'Afrique à l'heure de la maturité, du courage et de la responsabilité*, est un appel au bon sens, une voie, un chemin. Ce chemin n'est-il pas celui jadis tracé par le Sénégalais Cheik Anta Diop qui se demandait dès 1948 : « quand pourrait-on parler de l'Afrique ? » Car jusqu'à cette époque, l'Afrique était encore une *terra incognita*. Ce chemin n'est-il pas celui du Sénégalais Senghor et du martiniquais Aimé Césaire, qui apporte une réponse à nos angoisses existentielles ?

La révolution du bon sens de Dessinga s'inscrit-elle dans la ligne de mire des pères de la Renaissance Africaine qui sont à la recherche du bon sens pour la matérialisation des plans d'action en Afrique ? sur cette interrogation, le réquisitoire est acerbe et virulent. Car quiconque ouvrira *la Révolution du bon sens* ne tardera pas de tomber sur la première phrase qui ouvre le livre : « que pourrait-on encore dire et écrire sur l'Afrique ... » ; et plus bas, l'auteur renchérit : « Je me permets d'ajouter une pierre à cette longue galerie et quelques pages à cette Bibliothèque sans fin » (p. 15) ; « Mon but est de faire voir à ... tous ceux qui ont épousé la cause africaine que l'on ne peut aider une tortue à se relever que lorsqu'elle –même s'efforce de le faire ».

La Révolution du bon sens contient des hypothèses majeures, épineuses et existentielles pour l'éveil politique de l'Afrique. Elle sonne le glas de la prise de conscience de l'Afrique : l'Afrique

doit se prendre elle-même en charge. En effet, le sens profond de cette intuition majeure rejoint le concert de voix réclamant ce que Cheik Anta Diop appelait « la plénitude culturelle ». N'est-ce pas dans ce sens que le Professeur Ngoma Binda écrivait :

Nous pensons en effet qu'après plus d'un quart de siècle d'hésitations et d'improvisation, d'essais et d'erreurs, d'imitation et de fourvoiement, d'avancé et surtout de recul, de désordre et de développement de la misère, l'Afrique doit, plus que jamais, comprendre que les tâtonnements économiques, politiques et idéologiques doivent cesser. Et cette compréhension ne peut advenir que par le biais des études de bilan et de prospective qui manifestent les échecs de notre action, révèle notre misère théorique et pratique, et en indiquent les raisons et, finalement, incitent à un effort plus raisonné, plus efficace, sur des chemins autrement pensés. » (Ngoma-Binda, 1994, *la philosophie africaine contemporaine*, Facultés Catholique de Kinshasa, 14).

La condition, ce sera en ce cas la révolution du bon sens ; la révolution de ne « plus avoir besoin de mère nourricière et protectrice ou de tuteur » (p. 16). Car il faut que l'émergence africaine soit une forme de l'auto-prise en charge. Cette forme de prise en charge sera d'abord le résultat d'une prise de conscience toujours accrue, que les grandes puissances ne doivent plus s'engager pour la stabilité socio-économique et politique de l'Afrique.

Dans *la Révolution du bon sens* Dessinga suggère aux africains une réelle prise en charge des chemins

à explorer, des limites à dépasser, des consciences à éveiller afin d'immuniser les africains contre toute manipulation, domination et deshumanisation (Ngoma-Binda, 1994, 188). Autrement dit, la tâche n'est donc plus seulement de penser aux crises mais aussi « de[les] panser » (Ngoma-Binda, 1994, 83).

L'Afrique n'a pas encore réussi à créer des politiques efficaces pour s'attaquer aux problèmes qui menacent ses populations à cause des systèmes complexes qui sont en jeu. Elle doit changer la voie. Quel est la voie à suivre ? Y a-t-il une voie qui peut donner un sens à la vie actuelle des populations africaines ? Faut-il entreprendre des réformes pour corriger les politiques africaines ? Se faisant, quelles sont les réformes les plus urgentes à entreprendre ? Sont-elles politiques, économiques, religieuses ou éducatives ? Ce questionnement qui fait l'objet de ce livre signifie que l'Afrique doit inventer des espaces adéquats pour l'affirmation de la souveraineté. Espaces de la souveraineté politique, économique, alimentaire...etc. Mais pour l'auteur, l'école constitue une solution fondamentale à toutes les crises : l'éducation à la rationalité. Elle doit être le fondement de la véritable souveraineté : « Il faut enseigner au monde et à l'Afrique qu'à une question sociale il faut une réponse sociale, et à une question d'ordre politique, doit correspondre une réponse politique, et à une question culturelle ou économique il faut une réponse culturelle ou économique ». Il s'agit là d'un véritable chemin qui permettra une réelle prise en charge.

Cet ouvrage contient peut-être une certaine dose d'exagération, parce qu'il rompt avec la tradition politique contemporaine otage de l'Occident, mais il paraît que sa démarche relativiste permet d'évaluer la situation concrète de ces

hypothèses : « L'Afrique n'est pas assez représentée dans les institutions internationales... » (p. 18). C'est là où se jouent ses intérêts. Or, l'Occident est totalement présent, sous une forme ou une autre dans tous les débats et réflexions sur l'avenir de l'Afrique, eu égard aux problèmes urgents du partage des responsabilités et des richesses. Il est présent pour tracer et indiquer, pour limiter et délimiter, pour prendre les décisions à ne point éviter et créer les écarts à ne point réduire. L'occident est présent invitant sans cesse à la sagesse, à la modération et à la prudence, mais organisant des réflexions toujours contrôlées, incitant à la haine, au tribalisme, à la division et à la guerre. Les rêves africains s'arrêtent à chaque fois que l'Occident lui fait part de ses doutes : « comment le peuple africain est-il amorphe, incapable de grandir et de faire bouger les choses » (p. 46). Pour l'auteur « cette injustice historique mérite d'être réparée, à l'heure où tous les indicateurs plaident en faveur de cette zone considérée comme la nouvelle frontière du développement » (p. 19).

Pourquoi l'Afrique n'arrive pas à se révéler malgré les grands slogans qui ont été prononcés et ont émaillé son histoire politique et toutes les incantations depuis le partage de l'Afrique en colonies jusqu'à nos jours : civilisation, évangélisation, décolonisation, indépendance... ? (p. 22) Pourquoi l'Afrique reste-t-elle sous développée malgré les immenses richesses et ressources du sol et sous-sol dont elle dispose ? (p. 22). Que manque-t-il à l'Afrique ? Tel est le questionnement qui déroule la réflexion de l'auteur pour laquelle il apporte une solution dans le présent ouvrage.

Avant tout, de quelle Afrique s'agit-il ?

Avant tout, de quelle Afrique s'agit-il ? Il y a sociologiquement parlant, au moins trois Afriques

“ L’auteur combat les antivaleurs qui entachent l’avenir politique de l’Afrique... ”

242

tant pour le sociologue que pour le philosophe. La première c’est l’Afrique en transition : celle qui, progressivement et irrémédiablement, passe vers les formes occidentales de pensée, d’existence et de rêves de bonne vie. C’est, en gros, l’Afrique dite moderne. La deuxième est l’Afrique en résistance : celle dont les formes culturelles, faites du passé relativement récent, tentent de résister à la modernisation. C’est l’Afrique généralement dénommée traditionnelle. Et la troisième, qui émerveille de plus en plus les intellectuels, c’est pour ainsi dire l’Afrique en renaissance : celle dont le point lumineux est situé, par maints chercheurs, dans l’Égypte pharaonique, nègre, et à partir de laquelle peuvent se poser des fiertés nouvelles pour l’Afrique.»

Mais, les propos de l’auteur me laissent entendre qu’il s’agit ici de l’Afrique en transition, secouée par les vents politiques de l’Occident tels que la démocratie, la cité-monde et d’autres impératifs internationaux. Que manque-t-il réellement à l’Afrique « c’est une question qui me blesse, me persécute, me fait mal, m’énervé, m’irrite, me révolte et me fait rougir à la fois... » (p. 50).

Pour l’auteur, les réponses spontanées aux questions précédentes vont généralement dans deux directions. Pour les uns, « tout manque à l’Afrique ». Comment

avoir toutes les ressources et manquer presque de tout ? Pour d’autres, « rien ne manque à l’Afrique ». Et à cette réponse, l’auteur réplique : « si rien ne manquait à l’Afrique, comment alors comprendre le fait que les enfants meurent de faim, les hôpitaux génèrent et engendrent la mort, les jeunes risquent leur vie en bravant l’Océan... ? L’on s’en rend compte évidemment qu’il y a un problème. Dans ce dilemme, de quel côté se situer ? Ce livre est justement né du besoin d’élucider ce contraste. Cf notes (p. 25).

L’auteur combat les antivaleurs qui entachent l’avenir politique de l’Afrique ; le spectre de la guerre ou de la corruption, qui est la principale semence de la mauvaise gouvernance, la pire des menaces pour la liberté des sujets, tarabuste le mental des dirigeants africains. Il suffit d’observer attentivement la gestion politique des pays Africains pour s’en convaincre. Pour lui, sur le plan politique, en Afrique, la bonne gouvernance est loin d’être une réalité. Les gouvernements sont encore hostiles à la tolérance et à l’alternance politique.

Enfin, l’ouvrage de Dessinga est un appel à l’auto prise en charge. L’Afrique doit faire appel à l’intelligence et au réalisme. C’est la solution aux crises de l’économie, de l’éducation, de la démocratie, de l’environnement, de l’éthique...etc.